L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 27 FEVRIER 1887.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XVI.

Les fêtes du Carnaval—Question d'argent et question d'art—Une fois de plus la même suggestion—Scène lyrique française à la Nouvelle-Orléans—La semaine à l'Opéra — Un bénéfice, si je puis m'exprimer ainsi—Les Cloches de Corneville—M. Darman—Mmes Dupont, Vernouillet—MM. Delpech, Alexandre, Ducos—Le Cœur et la Main—Mlle Weyns—MM. Maugé, Darman—Mmes Dupont et Lelong—M. Alexandre—Le bénéfice de Mme Dérivis—La bénéficiaire—CARMEN — HAMLET — Concert au bénéfice de M. Curto—Troupe lyrique d'amateurs—Une lettre de M. Maugé—Saison 1887-1888.

Dussiez-vous m'accuser de revenir souvent à mon même refrain, je ne puis, je ne veux pas me défendre de répéter ici ce que j'ai dit et redit bien des années ; à force de répéter cette vérité, peut-être germera-t-elle.

Une fois de plus nous venons d'assister à de somptueuses exhibitions carnavalesques ; une fois de plus on a magnifiquement célébré Momus, Protée, Rex, les Chevaliers de la Lune, que sais-je ? Or de tout cela que reste-t-il aujourd'hui ? Des costumes chiffonnés, et qui, sous le maillot de l'encanteur, seront adjugés à vil prix. Les étrangers nous sont venus en nombre très diminué, d'ailleurs—mais la plupart n'avaient précédé ici que de quelques heures la venue du Roi du Carnaval, et tous, ou à peu près, nous ont dit adieu, à peine les derniers flambeaux éteints.

Nos visiteurs ont-ils valu à la Nouvelle-Orléans un grand mouvement d'argent ; ont-ils nous, pendant leur séjour ici, des relations devant résulter en avantages sérieux pour nous ? Je le souhaite, mais en doute. Ceux qui exploitent hôtels, restaurants, maisons meublées, tables d'hôte, vous diront même—pour la plus grand nombre du moins—que très mesquins ont été leurs bénéfices.

Je ne sache pas que les statistiques aient établi, d'une façon bien probante, l'influence heureuse de notre Carnaval sur le trafic, sur l'industrie de notre ville ; je ne pense point, dans tous les cas, que celle-ci soit en proportion avec les dépenses faites.

Si vous avez suivi attentivement ces Jours Gras, vous avez remarqué que la foule de 1887 était infiniment moins compacte que celle des années précédentes. Il n'en fallait de bien, bien des milliers.

Or, n'en doutez pas, cette décroissance ira s'accentuant plus fortement chaque année, et les raisons s'en dégagent sans peine.

D'abord, quelle que soit la munificence d'un spectacle, le public—un exigeant ami qu'il est bien fait, si avec la somptuosité on ne lui donne pas continuellement la diversité ; si on ne lui offre bas des genres complètement opposés.

Et puis, comme on ne peut rien faire devant les enfants sans qu'ils se mettent aussitôt en tête de vous imiter, voilà que de toutes parts on a voulu suivre notre exemple, et que nombre de villes, quoique fort secondaires comme population, ont aussi fondé des Cercles Carnavalesques. Rex a fait souche ; nombreux en sont déjà sa lignée.

Comme beaucoup de ceux qui autrefois accouraient ici aux Jours Gras, restent actuellement chez eux, où le Carnaval a aussi sa célébration.

Ces exhibitions n'ont sans doute pas les mêmes proportions que les nôtres ; mais enfin c'est aussi notre spectacle, comme vu par le gros bout de la lorgnette, et de ce plaisir-là on saura se contenter.

Ces fêtes moins connues me ramènent à une idée très fréquemment mise en avant par moi dans la presse, et que d'autres, à ma bien vive satisfaction, ont reprise et appuyée.

Cette idée, c'est l'application à une scène lyrique d'une certaine proportion des sacrifices d'argent présentement consentis du lundi et le Mardi-Gras.

Le public, ami du spectacle, y trouve, pour le dédommager, la satisfaction d'une séérieuse troupe lyrique à la Nouvelle-Orléans est bien aléatoire, si on ne compte que sur les ressources ordinaires de l'abonnement et de la recette au contrôle. Quelle que soit, en cela, la provenance des sommes perçues, il est une certaine limite que vous ne dépasserez jamais : l'histoire de bien des années de notre théâtre français vous en témoigne par des chiffres incontestables, persuasants.

Il faut donc que quelque chose puisse compléter cette entreprise, afin que des individualités, compétentes, connaissant le théâtre à fond, consentent à assumer la tâche pénible et très difficile de l'exécution.

Que l'on voulait distraire, disons la vérité aux sombres affectées au Carnaval, en le convertir en subvention, en donnant au théâtre français, en cas de déficit, dont tout à fait désintéressé, gratuit, ne conférant aux donateurs aucun autre privilège que celui de veiller à l'emploi de pareille allocation ; s'il était donc jusqu'à la stabilité de notre théâtre, elle serait garantie, et de cette stabilité, elle ait continûment, infailliblement une immense amélioration artistique.

En effet, les Jours Gras vellements doivent s'imposer fréquemment dans la formation de la tête de troupe—tant le public est affamé du changement—on pourrait conserver longtemps les emplois secondaires, les chœurs, les musiciens d'orchestre.

Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas ? d'insister sur l'importance de ce détail. Qui n'est mêlé des choses du théâtre, sait que les ensembles irréprochables ne s'obtiennent guère—masses chorales ou instrumentales—qu'à la condition, pour celles-ci, de faire partie du même tout durant une longue période. L'on parvient ainsi à grouper un corps permanent de choristes, dont le répertoire, se composant sur le goût même de notre public, arrive à une extension considérable et facilite ces continuelles modifications de programme que veut, qu'impose notre parterre, dans lesquelles il n'est point de succès à dédaigner.

Une moitié du fonds de Rex, Momus et autres souverainetés d'un jour, pourrait, au cours de quatre mois, au moins, par an, à l'Opéra, et avec l'autre moitié les ressources de la ville rester encore très brillante.

Qu'en y songe. A cette combinaison les plaisirs et les affaires trouver aient leur compte. En effet, si les clubs consentaient à se vivre, l'influence de ce capital, ainsi détrait, se ferait sentir non plus pendant une quinzaine tout au plus, mais durant quatre mois tout au moins. On y viendra peut-être.

—Menu de carême aujourd'hui pour le Bulletin Artistique.

Et l'opérette, rien que l'opérette, et encore pas de nouveauté ; une seule reprise. Cette absence de primeurs, à la veille d'une clôture, est fâcheuse. Elle me témoigne une fois de plus que la composition d'une troupe demande, exige, pendant trois ou quatre mois au moins, la présence du directeur à Paris.

Non-seulement il est de toute nécessité qu'il entende, à diverses reprises, chaque sujet, avant de prendre une décision ; il faut aussi que les répertoires de ses sujets se reconnaissent par le nombre des ouvrages et ressemblent, pour ainsi dire. La belle affaire, en effet, si vous vous trouvez en face de répertoires touffus, mais différents, mais ne répondant pas les uns aux autres.

La reprise de cette semaine a été *Les Cloches de Corneville*, dont la musique ne m'était point restée bien présente à la mémoire ; les quelques souvenirs que j'en avais gardés, n'étaient même pas très favorables à l'œuvre.

Eh bien, en écoutant, l'autre jour, ces quatre actes, mes impressions se sont modifiées d'une façon notable. Il y a là plus que du métier, il y a de l'art.

Aujourd'hui la concurrence est ardente en matière d'honnêteté. La recette est connue, on la cuisine toujours abondamment, malgré de violentes protestations.

La critique parisien écrivait récemment que l'opérette se compose presqu'entièrement d'airs de danse ; que tout le monde sait faire des airs de danse, et qu'ainsi tout le monde fait des opérettes ; chose plus facile que de les faire jouer, ajoutait-il.

Heureux ceux qui parviennent à être reçus, exécutés, le rapport est excellent. Une fois le procédé bien connu, on arrive à des à peu près, et dans ce genre là le public se montre souvent d'excellente composition et se contente d'à peu près.

Ces observations ne sont point dirigées contre *les Cloches de Corneville*. Si là aussi on rencontre des banalités, des clichés, on a du moins le dédommagement de pages qui, ainsi que je le notais tout à l'heure, se dégagent du métier, relèvent de l'art.

Il en est certaine morceaux qui ont la saveur et l'empleur de l'opéra-comique moderne.

Cette reprise a été donnée au bénéfice de M. Darman. Les cloches de Corneville ont bien sonné leur joyeux carillon, mais la recette, elle, a sonné abolument creux pour le très méritant bénéficiaire. C'est là comme de l'actualité à l'adresse du vieux Gaspard, devant les yeux duquel l'or miroite et passe, mais toujours en lui glissant entre les doigts.

J'ai déjà félicité M. Darman sur l'intelligence, le sentiment apportés par lui à l'interprétation de ce rôle. Au lendemain de son bénéfice—si je puis m'exprimer ainsi—j'ai insisté sur la scène dramatique qui le domine ; sur tout cet échafaudage qui croule à la première volée des cloches du village et menace d'englontir sous ses ruines le pauvre avare.

M. Darman a habilement gradué, nuancé cet épisode, fort scénique, d'ailleurs, et sans trop y insister, ainsi que cela se pratique trop habituellement. Ses effets ont été plus marqués, parce qu'il ne les a pas disséminés dans de futiles et fatigantes longueurs.

Je me plais à reconnaître également qu'il mérite mieux encore que cet éloge. La situation, traitée ici par les auteurs, est à, elle seule, un garant de succès, même ne fût elle qu'indiquée. Cependant M. Darman a justement pensé que son rôle ne se résumait point dans cette scène unique. Il a jugé que le personnage de Gaspard est une figure—un *bon villageois* quelconque—prêtant à la composition ; c'est donc de la composition qu'il a voulu faire, en conservant au vieux paysan sa double physionomie de tendresse et de sauvagerie ; bonhomme et bête fauve tout à la fois. Réussite.

Mme Dupont ne me croirait pas si j'écrivais que sa voix suffit aux exigences du rôle de Serpolette. Cependant elle l'a accepté sans hésitation, et cela à la dernière heure. On ne saurait trop lui en tenir compte.

Elle y a donné tout ce que l'on pouvait attendre d'elle sous le rapport vocal, et comme jeu, y a montré finesse, esprit.

Mme Vernouillet aussi a dû apprendre en quelques heures le rôle de Germaine, dont plusieurs morceaux lui ont valu ces applaudissements dont la musique a la vertu de lui rendre l'aplomb qui parfois lui fait défaut.

Du reste, on peut dire que l'ouvrage a été véritablement improvisé aussi par MM. Delpech, Alexandre, Ducos et tous les artistes enfin. Leur mémoire a été en cela fortement taxée, et de plus il leur a fallu paraître à la rampe sans une seule répétition réelle. La première représentation leur en a tenu lieu.

Le Cœur et la Main non plus ne doit pas être placé parmi ces opérettes que peut écrire le moindre compositeur, selon le critique parisien dont il est parlé plus haut. N'a pas d'esprit qui veut, et Lecocq en a beaucoup, et du meilleur, dans les deux premiers actes de cette partition. Les deux premiers actes, dis-je bien, car le troisième rentre dans le rang ; il est même d'une extrême médiocrité. Décidément ce troisième acte d'opérette est un cap des tempêtes ; très peu le doublent heureusement.

Il y a aussi, à côté de cet esprit de Lecocq, bien de la coquetterie, bien du sentiment. J'en atteste, entr'autres, le duo qui termine le second acte, et particulièrement dans ce duo la phrase si émue, si caressante, qu'accompagne, qu'accentue le violoncelle.

La première représentation de l'œuvre n'avait modérément charmé ; j'avais donc, à son endroit,

Imité de Courart le silence prudent.

Mais comme d'aucuns estiment, non sans raison, que le silence prolongé, en pareille matière, équivaut à la plus sincère critique, je romps le mien pour reconnaître qu'à cette heure l'exécution marche d'un pas sûr.

L'autre soir, j'y ai entendu de nouveau Mlle Weyns, et son succès a été beaucoup plus franc ; cette fois, on ne le faisait point à la bénéficiaire, mais bien à l'interprète. Elle s'y est mêlée arrêtée aux allures de l'opéra-comique, elle a plus osé. De là des effets qui ont porté davantage ; des intentions évidentes du compositeur mieux mises en saillie.

Néanmoins, dût-elle m'accuser d'être un cérébs trop relevée, j'ajoute qu'il faut oser encore plus, sûr que je suis qu'il ne lui arrivera jamais d'arriver à la vulgarité. Je lui demandais, dans mon précédent Bulletin, de lancer son bonnet pardessus les moulins. Elle a mieux tenté l'aventure, jeudi dernier ; pourtant la gentille coiffe n'est pas tout à fait arrivée à la hauteur voulue.

Et tenez—le hasard fait quelquefois les choses—il y a précisément un moulin en mouvement dans le décor du troisième acte ; qu'elle s'en aide pour mesurer la vigueur de son élan. Quand le bonnet franchira celui-là, tout sera pour le mieux.

Elle a eu des détails fort jolis dans les piquants couplets du second acte, qui ont été bissés ; on les trissera, si l'œil et l'accent ont encore plus de cajoleries, de chatteries, *griffons* le mot, en s'adressant à cette chambre où se claquemure le trop peu nuptial Gaston. Je parie à une artiste intelligente, qui peut ce qu'elle veut ; et cela dit, je coupe court en recourant aux paroles mêmes de son royal père :

Inutile que je pousse
Plus loin l'explication.

Je n'ai que le temps de noter les passages où M. Maugé, beaucoup plus en verve dans son rôle de Gaétano, a été applaudi et justement : La charmante melodie :

Pas un regard, pas un baiser pour elle
Tout pour toi !

La *Chanson du Casque*, et surtout le duo du second acte, dont il a dit avec expression, avec un sentiment vrai, la phrase que je rappelais tout à l'heure.

Un second acte, le mieux réussi jusqu'ici, dans les rapports, est aussi l'acte de M. Darman. Il y est vraiment fort amusant d'un bout à l'autre, et sans forcer la note.

Bonne également à cette soirée de jeudi pour Mme Dupont, pour M. Alexandre, dans certaines parties de son rôle, et surtout par Mme Lelong, une duègne qui compte parmi les plus complètes qu'ait eues la Nouvelle-Orléans.

Bref, l'ensemble auquel est arrivée la pièce, assure au public d'aujourd'hui l'une des plus aimables matinées de la saison.

J'écris ces lignes au moment même où se poursuit la représentation du *Tonnerre se dit* second acte du *Pardon de Ploermel*, que, pour la première fois, aura chantée ici Mme Dérivis. Je n'en fais nul doute, il y aura en double succès pour l'artiste ; elle aura ainsi appelé brillamment l'attention sur son bénéfice, fixé à mardi prochain, 1er mars.

Pour suivre la carrière du théâtre si pleine de séductions, mais dont les difficultés sont si redoutables aussi, il ne suffit point de se livrer à de longues études, et d'y être dirigé par des maîtres connaissant bien les obstacles, les périls de cette route. Il faut encore, il faut surtout, dirai-je, que ce travail soit aidé d'une nature. Si celle-là n'est point en vous, mieux vaut en prendre vite votre parti, renoncer à l'aventure, vous jeter sur une autre voie ; à moins que vous ne vous contentiez de battre la petite province, à un arrière plan. On nait artiste ; le professeur et les exemples font le reste.

Mme Dérivis a hérité cette nature et de son père et de son aïeul ; deux célébrités à l'heure où l'Ecole française était en plein rayonnement.

Elle a donc tout d'abord vécu dans une atmosphère artistique, où s'est développé son tempérament. L'art a été son premier culte, et il suffit d'une ou deux auditions pour demeurer convaincu qu'elle y est restée fidèle.

Suivez-la dans tel rôle qu'il vous plaira de choisir, et la première sensation qu'elle vous causera sera celle que c'est celle qui n'est venue du moins : elle ne se satisfait point d'une partie chantée avec style, avec brio ; elle s'attache, tout d'abord, à s'imprégner, à se pénétrer du personnage qu'elle revêt. Son objectif dominant est de le vivre.

Elle sait que, dans le drame lyrique, la musique n'est point une simple succession de sons plus ou moins charmeurs. La cette musique qui, a-t-on dit, commence où la poésie finit, est une langue qui, pour ne pas avoir la précision de la langue parlée, traduit de la façon la plus touchante, la plus vibrante, et les sentiments et les situations.

C'est en lui conservant cette tendance que l'on devient coloriste en matière de chant. Ce coloris éclate dans l'accent, dans les nuances ; ces nuances, cet accent, vous les avez certainement remarqués chez Mme Dérivis. Une intuition native en vous les inspire ; l'étude les discipline.

Cette intuition native Mme Dérivis la possède ; par cette étude elle a passé.

Observez-la, et vous serez vite convaincu qu'elle ne sacrifie jamais la vérité à l'effet.

C'est parce qu'elle s'absorbe dans un rôle qu'elle y puise ces sensations vite communiquées à son auditoire. Mais ne lui demandez ni l'exagération dans le pathétique, ni la surcharge dans la virtuosité. Elle est de trop bonne école pour ne pas se tenir toujours dans la juste mesure ; qu'il s'agisse de passion ou de coquetteries vocales.

A son sujet, comme au sujet de tout artiste avec lequel j'estime qu'il faut compter, j'ai dû faire, j'ai fait parfois des réserves. Mais ce que je me plais à lui reconnaître, c'est l'intelligence qui conserve à la pensée musicale son sens propre, qui la développe, le mouvementa, le vivifie. Le style est large ; la phrase se déroule avec ampleur, avec ses opposition, ses rayons et ses ombres. Il y a, si l'on peut ainsi dire, du jeu dans son chant, comme dans son geste, comme dans sa physionomie.

Les traits, de bon goût, sont bien placés, strictement conduits, et toujours l'émotion s'y mêle à l'éclat, comme dans la scène de folie de *Lucie*, par exemple. Elle ne tente que ce qu'elle peut ; elle tournera l'obstacle plutôt que d'attaquer une note dont elle ne se sentira pas assez maîtresse pour y faire passer la sensation voulue. En un mot, les sonorités sans expression, les tenues exagérées sont à ses yeux de l'empirisme, un empirisme qu'elle rejette.

Nature scnple, elle a su s'affirmer dans l'opéra-comique comme dans le grand drame lyrique, et toujours en gardant le culte de l'art pur ; sans jamais tricher au jeu, en s'abstenant de tout ce qui est cascade, de tout ce qui est mouvement outré.

C'est par ces derniers mots que je veux terminer cette appréciation incomplète, écrite à la hâte.

J'ai dit que le bénéfice de Mme Dérivis avait lieu mardi prochain ; je connais trop notre public pour insister à ce sujet. Je me contente d'ajouter que la bénéficiaire a choisi pour spectacle *Carmen* et le quatrième acte d'*Hamlet*. Ophélie et Carmen, deux rôles où l'artiste se montrera sous sa double physionomie de chanteuse légère, de chanteuse dramatique ; car il y a cette dualité dans ces deux figures.

Aujourd'hui en matinée : *Le Cœur et la Main* ; ce soir : *Les Cloches de Corneville*.

J'apprends à l'instant qu'un grand concert s'organise au bénéfice de M. Curto, cet artiste débordant de cœur, ce professeur hors de pair, ce compositeur si distingué, ce musicien sincère, qui, depuis un demi siècle a tant et tant fait pour le développement de l'art du chant à la Nouvelle-Orléans. Ce me sera un bonheur de m'occuper de ce Festival fixé au vendredi 18 mars.

Aujourd'hui je me borne à dire qu'il se prépare sous le puissant patronage de Mmes Rathbone, Locquet, Shaw, Blaffer, Lallande, Stauffer, Boisenoueau ; MM. Général Beauregard, A. Baldasano, Laville-Beyre, Charpaux, Braughn, Buck, Lyons, Mellon, Grunewald.

J'espère, que dis-je ? j'ai la conviction que ce sera là une véritable manifestation, digne de cet homme excellent, resté, à plus de 80 ans, artiste enthousiaste comme à ses premiers jours ; toujours, toujours fidèle à cet art dont il est ici le plus brillant représentant.

—On trouvera, dans l'*Abeille* de ce jour, une lettre de M. Maugé, qui ne m'est communiquée qu'à la dernière heure.

Elle est du plus vif intérêt pour notre public, car elle annonce l'intention du directeur de nous donner une saison 1887-1888.

Dans un prochain numéro je m'occuperai de cette communication. J'en ai hâte, car ce jour là j'aurai à constater que M. Maugé a reçu la réponse qui lui est méritée par les efforts conteus auxquels il se livre, afin d'amener ici la permanence de la scène lyrique française.

Au moment où je termine ce Bulletin, une lettre m'apprend qu'une troupe d'amateurs va donner une série de représentations sur la scène du Avenue Theatre. Je n'ai que le temps d'ajouter cette phrase à mon article. Je tiendrai le lecteur au courant de ces représentations. Elles ont lieu demain. On débutera par *Les Cloches de Corneville*. L'orchestre sera dirigé par M. Geo. L. O'Connell.

Dans la distribution, se rencontrent les noms de Mlles Belle Fairchild, Louise Young, B. Bridewell ; MM. Félix Colson, H. Shields, Harry Edwards.

L. PLACIDE CANONGE.

THÉATRE SAINT-CHARLES.—*Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre* date déjà de bien loin, et a été souvent rangé par des critiques parmi les pièces quelque peu démodées. Il peut y avoir, il y a, croyons-nous, du vrai dans cette assertion : néanmoins l'ouvrage d'Octave Feuillet est de ceux qui reviennent fréquemment au répertoire ; récemment encore on le reprenait à Paris.

C'est ce beau drame que jouera ce soir le Star Dramatic Company et qu'elle commencera sur l'affiche durant toute la semaine commençant aujourd'hui.

CONCERT SACRÉ.—Nous appelons une dernière fois l'attention sur le Concert Sacré qui sera donné ce soir à l'Eglise St-Jean-Baptiste, rue Dryades.

Cette soirée vocale et instrumentale à laquelle prendront part des amateurs distingués et plusieurs des premiers sujets de l'Opéra, a été organisée au bénéfice du fonds du Grand Autel de l'Eglise.

Amateurs de bonne musique et fidèles se feront donc un devoir, un plaisir d'assister à cette fête artistique et pieuse et de contribuer ainsi à une bonne œuvre.

Prix d'entrée 50 cents.
On commencera à 8 heures.
Lire l'annonce.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — Ce théâtre verra reparaître aujourd'hui sur ses planches Mme Dupuy, les opéraïstes des Etats-Unis, un favori auquel la Nouvelle-Orléans demeure fidèle depuis bien des années déjà.

Nous voulons parler de M. John T. Raymond, dont l'engagement commence ce soir.

C'est par une comédie nouvelle de David D. Lloyd : *The Woman hater*, qu'il fera sa rentrée.

Cette fois, comme toujours, ce retour du sympathique comédien sera un événement ; cette fois, comme toujours, il obtiendra d'emblée un succès retentissant devant salle pleine.

The woman hater sera joué chaque soir, et à la matinée le mercredi, jusqu'à jeudi inclusivement.

Vendredi M. Raymond reparaîtra dans son célèbre rôle du colonel Mulberry Sellers, une création digne d'un artiste de premier ordre. Son engagement n'est que d'une semaine.

BATAILLE DE PARIS.—Voyez ce beau Panorama, et le jour et le soir, à la clarté de ses quarante mille lumières électriques. C'est une des plus belles créations de la peinture panoramique contemporaine.

Le Pavillon, situé au coin des rues du Canal et Dauphine, est ouvert jusqu'à nouvel ordre, de huit heures et demie du matin à une heure et demie du soir.

Voir l'annonce.

GRAND OPERA HOUSE.—La seconde semaine de l'engagement de Mme Marie Wainwright et de M. Louis James s'ouvre aujourd'hui. Ouverture qui ne peut manquer d'être brillante, car les deux artistes ont fait choix d'*Othello*, dont ils remplissent les deux rôles principaux : Desdémone, *Othello*, avec distinction. *Othello* ne sera joué que deux fois, ce soir et jeudi.

Demain, *Much ado about nothing*.

—Nos remerciments à M. Werlein, de qui nous recevons un morceau de piano : *Take us home*, de Baumback ; et trois morceaux de chant : *Mainen vous* ? paroles de Gustave Nadaud, musique de Autari Manzocchi ; *The unlucky rebouplant*, et, *Oh ! would I were a bird*, de C. Blamphin.

—Nous recevons de M. Grunewald les deux morceaux suivants : *When the spring flue comes again*, valse chantée, par E. A. Oakley ; *Lituadiantina*, caprice espagnol, par Georges Lamotte.

—L'Association de Bienfaisance des Filles de la Louisiane organise, pour le dimanche 7 avril, une exhibition pyrotechnique et un bal qui auront lieu aux Fair Grounds.

Prix du billet, 50 cents.

Les dames ne seront admises que sur invitation.

ORPHÉON FRANÇAIS. — Encore une Fête organisée par l'Orphéon Français ; fête complimentaire qui sera complète et brillante. Et effet les invitations en sont fort recherchées et elle consistera en un Concert et un Bal.

On y entendra toutes les jolies voix de ce Cercle musical et dans un programme d'un choix excellent.

Concert et bal auront lieu mercredi, à la Salle Grunewald. On commencera à 7 heures et demie.

Entre médecins :
—Vous avez l'air bien enrhumé, cher confrère !
—Ah ! ne m'en parlez pas ! Je tousse... comme un client !

La marquise a perdu son mari, il y a quelques semaines.

Boireau s'extasie sur sa bonne mine, sur les roses de son visage, et, dans un dernier élan :
—Ah ! marquise, vous êtes née pour être veuve !

A propos de la dernière exécution en France :
Zabulon raconte qu'un pays étranger il a vu exécuter une femme qui avait été à son service.
—Votre ancienne cuisinière ? lui demande-t-on. Ça a dû vous émouvoir.
—Oui, ajoute Zabulon. Et quand sa tête est tombée, elle a fait danser l'anse du panier !

A la caserne :
Dumanet.—Paraît que le général Boulanger, il se propose d'attacher des dentistes au corps des artilleurs.
Piton. — Des dentistes.... pourquoi faire ?
Dumanet.—Subséquemment, pour toyer la bouche des canons.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nlle-Orléans, 26 février 1887—8 p. m. Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :			
Atlanta, Geo.	69	Nashville, Tenn.	49
Augusta, Geo.	70	Pittsburg, Pa.	41
Savannah, Geo.	70	Cairo, Ill.	44
Mobile, Ala.	64	Davenport, Iowa	16
Montgomery, Ala.	70	Dubuque, Iowa	13
Vicksburg, Miss.	53	Keokuk, Iowa	26
Galveston, Tex.	58	La Crosse, Wis.	16
Indianola, Tex.	—	St-Louis, Mo.	42
Shreveport, La.	52	St-Paul, Minn.	15
Corsicana, Tex.	—	Leavenworth, Kan.	36
Chattanooga, Tenn	56	Omaha, Neb.	19
Cincinnati, O.	45	Yankton, D. T.	14
Louisville, Ky.	45	Key West, Fla.	72
Memphis, Tenn.	—	Nlle-Orléans, La.	58

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Thomas Shennich à Mlle Eliza Leithouse.
Enrique F. Lanzo à Mlle Celia C'ella Pitard
James Bosch à Mlle Fannie Basart.
Albert Giesler à Mlle Mary O. Heuer.
Ernest Gaudin à Mlle Emma L. Kendall.
Victor Burke à Mlle Caroline Kirchmeyer.
Francis J. Oser à Mlle Mary Agnes Salleau.
Robert F. Lasley à Mlle Ellen E. Kenney.
Lucius M. Merritt Jr., à Mlle Nelly H. Mathews.
Adolph Baudier à Mlle Pauline Meroney.

Naissances.

Mme Antoine C. Delery, une fille.
Mme Adolph Schick, une fille.
Mme Auguste Salaun, Jr., une fille.
Mme Joseph A. Trozier, une fille.
Mme George A. Rice, une fille.
Mme John Weber, un garçon.

Décès.

Mme Frederick Dallman, 33 ans, 137 rue Septième.
Mme Veuve F. D. Chrétien, 70 ans, 342 rue Dauphine.
George Grant, 4 jours, 18 rue Peters, Algers.
Kate Dumont, 6 jours, rue Pologne près Chopin.
Caroline Bass, 14 mois, 1165 rue Calombus.
Une enfant de Mme J. E. Stanley, 6 jours, Terpsichore et Baronne.
Rashad Tinnes, 56 an, 148 rue S. Johnson.
Peter Kleinschmidt, 11 mois, 110 rue Sixième
Mme Veuve Barbara John, 87 ans, 135 rue Gaiennie.
Célestine Dersey, 4 ans, coin Religieuse et Felicité.
James O'Neill, 46 ans, 386 rue Fulton.
Victor J. Dastillos, 3 mois, 90 1/2 rue Huitième.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Edward W. Clarke à John Cerras—un filet de terre dans le 7me district, dans l'ilet borné par les rues Dublin, Madison, Nelson et Onzième, $300.

Mme Yve Denis Foissier à Charles Byrne—un terrain dans le 1er district, dans l'ilet borné par les rues Roman, Prieur, Hôpital et Chemin du Bayou ; 2—un autre terrain dans le même district et ilet, $1700.

William H. Seymour à John Hein, un terrain dans le 6me district, dans l'ilet borné par les rues Chestnut, Auxerlitz, Constantinople et Collége, $400.

Ventes immobilières. — Par Macon, Paul A. Robinson :

Double cottage, encoignure Dauphine et Montégut, $2450.

Cottage et magasin, encoignure Villeré et St-Pierre, $2200.

Double cottage en bois, encoignure Remparts et Calliope, $2675.

Par W. I. Hodgson :

Edifice de la Mutual National Bank, rue du Canal No 306, $30,100.

Immeuble à 3 étages, No 95 rue St-Charles, $9000.

Par Jas. P. Guinault.

Un tiers d'un lot de terrain avec bâtiments dans l'ilet borné par les rues Dauphine, Bourgogne, Bourbon et Kerlerec, $400.

Par C. E. Girardey.

Résidence No. 236 North Remparts, $5,000.

Résidence No. 481, rue Baronne, $5,000.

Double cottage, Nos. 155 et 157, rue Baronne, entre Poydras et Lafayette, $2,950.

Bâtiments Nos. 159 et 161 rue du Rivage, entre Poydras et Lafayette, $3,700.

Résidence encoignure Royale et Enghien, $2,275.

Par le shériff civil :

Immeuble encoignure Roman et Canal, $3000.

Trois lots de terre dans l'ilet borné par les rues Laurel, Lyon et Jersey, $350.

Cour de Circuit des Etats-Unis.—P. A. Ponsetti, vol de malle au Post office au moyen de fausses clefs, s'est déclaré coupable. Il a été renvoyé en prison en attendant d'être condamné.

Cour Civile de District.—Mme Marie Darrut et son mari contre G. E. Schmidt—Procès pour $130.

Arthur McLaughlin contre Keenan & Slawson—Procès pour $4,237 51.

Bloom & fils contre J. D. O'Neil—Procès pour $142 95.

Henry Blanco contre Mme Catherine Potthoff—Procès au sujet d'un compte de $2,000.

Tennessee Furniture and Chair Co. contre G. E. Schmidt — Procès pour $191 26.

Les successions de Ernest G. J. Weth et Jeanne Beaudeau, femme Desprats, ont été ouvertes.

Florance Lazard demande l'émancipation.

Cour Criminelle de District
—Section A.—

D. Rabb, port d'armes cachée, $5 d'amende.

Cour du recorder Davey.—Maggie Thomas, Charles Lynch et Richard Dowling, voies de fait, renvoyés devant la Cour Criminelle sous caution de $250 chacun.

Cour du recorder Burthe.—Jacques Louis, pour avoir vendu du lait frelaté, $100 de caution.

Harry Smith et Charles Petterson, bris de paix, $250 de caution chacun.

Partie.—Au No. 345 de la rue Bienville habite un boucher marié et père de famille, qui a pour voisin un nommé Andrew Sieuer, marchand de bois, qui habite en face, au No. 348, avec sa femme et sa fille. Cette dernière, qui est âgée de 16 ans, était depuis quelque temps l'objet des attentions du boucher qui semblait aussi ne pas lui être indifférent.

Tous deux étaient pour ce motif soumis à la surveillance de leur famille, l'une à celle de ses père et mère, l'autre à celle de sa femme. Voyant que leurs relations menaçaient de rester longtemps stationnaires, les deux voisins résolurent d'en hâter les progrès et de se rapprocher en s'éloignant chacun de leur famille. Dans ce but, le boucher qui depuis longtemps déjà avait manifesté l'intention d'aller s'établir à Pass Christian, saisit cette occasion pour s'éloigner sans donner de soupçons à sa femme.

Il emporta $130 et feignit, mercredi dernier, de partir pour Pass Christian, mais il a été vu en ville dans la journée, bien après le départ du train qu'il devait prendre. De son côté, la fillette exprimait dans la soirée le désir de s'absenter pour aller voir la parade des bicyclistes, ce à quoi ses parents ne firent aucune objection, croyant que Boscage (le boucher) avait quitté la Nouvelle-Orléans. La voilà donc partie, mais partie avec le boucher, et, après la parade elle a été vainement attendue chez elle. Le lendemain, jeudi, que le boucher avait fixé comme jour de retour, ne l'a pas non plus ramené au sein de sa famille, et depuis les deux fugitifs n'ont pas reparu.

On est à leur recherche.

La jeune fille a emporté $120.

La loi du dimanche.—Le surintendant de la police a adressé à l'avocat de district certaines questions relatives à la loi du dimanche et des réponses qui lui ont été faites, il résulte que toute personne qui fabrique du pain et des gâteaux peuve de l'avis de l'avocat les vendre le dimanche soit en paquets soit en les charriant dans des voitures.

Ces produits peuvent même être vendus sur les marchés publics et dans les marchés privés.

L'avocat considère comme prohibée la vente des viandes salées, telles que jambons, viande de porc, morue salée, hareuge, maquereaux salés, etc., sur les marchés publics.

La vente de la volaille, morte ou vivante, ne constitue pas une violation de la loi, qu'elle soit vendue sur les marchés publics ou privés.

Brûlé.—Un enfant de 4 ans, nommé Auguste Barey, est tombé jeudi matin, à 10 heures, dans le ruisseau de la rue Pena, où s'écoulent les eaux chaudes et où aboutissent les tuyaux de vapeur de la Edison Electric Light Co. L'enfant a été brûlé aux cuisses. Il a été soigné chez ses parents, rue Poydras No. 219, par un médecin, qui a déclaré ses brûlures sans gravité.

Jeux.—Un nommé Cecil a été vendredi soir dans la buvette de M. Joe Walles, encoignure Conti et N. Peters, un chapeau de feutre, 1 1/2 bouteille de porto, une boîte de cigares et une valise noire appartenant à un pensionnaire, et contenant une paire de pantoufles, une brosse à habits, 5 mouchoirs de poche blancs, 2 bouteilles de drogues, un portefeuille noir renfermant des papiers de valeur, et enfin un complet en drap gris, le tout évalué $25. Le voleur a oublié son chapeau qui a été apporté à la 3me station.

Vol—On a déposé à la station du 7me precinct une selle anglaise, une bride et des harnais de voiture. La personne à qui ces objets ont été volés peut les réclamer à la station. Le voleur a été arrêté hier matin à 8 heures 30, avenue Carrollton, alors qu'il cherchait à vendre des harnais. C'est un nommé William Deering.

Acquittée. — Mlle Lena Saunders, contre qui avait été portée une accusation de volon de fait par la mère d'un négrillon qu'elle aurait maltraité, a comparu hier matin devant le recorder Davey. Les poursuites ont été abandonnées et Mlle Saunders acquittée.

L'Association Sanitaire auxiliaire a reçu de MM. J. Hernshein frères une excellente lettre dans laquelle, après s'être plaints de ce que le Conseil de ville n'a pas accordé, cette année, le moindre secours à cette Association, qui a fait tout pour donner à la ville une parfaite salubrité, ils envoient une cotisation de $200, en espérant que d'autres suivront leur exemple. M. Ed. Fenner, président de l'Association, a répondu à ces messieurs en leur accusant réception de la somme versée par eux, en rappelant tout ce qu'a fait pour la Nouvelle-Orléans l'Association qu'il a l'honneur de diriger. Ne pouvant plus compter sur l'aide de nos administrateurs, M. E. Fenner fait appel à ses concitoyens et nous espérons que l'on s'empressera d'y répondre. La situation de la ville, le besoin d'entretenir un bon état des pompes d'irrigation en font une nécessité indispensable. Il ne faut rien négliger pour éviter le retour des calamités de 1878.

Les Conférences du Père Alix à la Cathédrale.—C'est aujourd'hui, à la messe de 10 heures, que la Prédicateur de la Cathédrale commence la série de ses sermons. Ce soir, première conférence pour les messieurs. Les questions les plus graves y seront traitées. Le Père Alix est un pneuvur de beaucoup de valeur. Nous espérons qu'il y aura foule, ce soir, à la Cathédrale.

Société d'horticulture. — La première Exposition de la société d'horticulture aura lieu le 23 mars dans la salle des Odd Fellows et durera cinq jours.

La société fait appel en cette circonstance aux amateurs et aux personnes qui s'intéressent à la culture des plantes et leur demande leur concours afin de donner plus d'attrait à l'exposition.

Toute demande de place doit être adressée par la personne qui désire exposer, avant le 1er mars. Elle doit fixer le nombre de pieds carrés qui lui sont nécessaires.

Les exposants jouiront de toutes les commodités possibles et leurs fruits seront soignés par les membres du comité.